

La relève

L'hôtel se dressait sur une plateforme recouverte de graviers encerclée de vestiges préhistoriques. Délimité par de discrets murets de pierre, il offrait une vue à couper le souffle sur la région, du bord de la mer jusqu'aux tréfonds de la campagne. De quoi occuper les quatre étudiants avant leur retour en France.

Hugo croisa le regard de ses trois compagnons.

— On va être trop bien ici, s'exclama le jeune homme avec une pointe d'excitation dans la voix.

Les autres acquiescèrent en silence, les yeux illuminés. À cet endroit encadré de verdure et de vieilles roches, le temps semblait s'être arrêté. Hugo et ses amis avaient attendu ce moment depuis des années. Sur cette petite île perdue au nord de l'Écosse, les touristes devenaient plus rares, les pierres et les âmes plus émoussées par les âges, et le folklore plus ancré dans les cœurs. Un rêve pour les quatre étudiants en histoire.

Sans plus tarder, ils prirent possession de leurs chambres et obtinrent du patron, un homme bedonnant au visage mangé par une barbe hirsute, une carte des environs.

— C'est tout ce dont nous avons besoin, merci !

Excités par la promesse d'une extraordinaire ballade, ils jaillirent dehors, écoutant à peine les conseils du tenancier.

— Profitez bien, les jeunes ! Mais ne flânez pas trop. Il n'est pas bon de se balader aux abords de la mer le soir venu. Il y a déjà eu des accidents !

Ils avaient parcouru plus d'un kilomètre le long de l'eau, sans rencontrer âme qui vive, à respirer les embruns et se laisser caresser le visage par le vent de Helm, lorsqu'un vieil homme, assis sur un petit escarpement rocheux, apparut dans leur champ de vision.

— Bonjour Monsieur, chantonna Clément. Ça ne vous dérange pas si nous nous installons sur le muret ?

— Tout le monde peut regarder la mer, répondit-il.

Sa réaction avait sectionné la discussion comme une lame de rasoir. Ils jugèrent bon de ne pas insister.

Au bout d'une demi-heure, ils prirent congé de l'ancêtre, qui s'obstinait à contempler l'océan, les yeux perdus dans les vagues.

La nuit commençait à tomber et, se souvenant des paroles de l'hôtelier, ils reprirent le chemin du retour.

Gaëlle, la seule fille du groupe, demanda :

— Et si on allait nager ?

— Tu es folle ? rétorqua Clément. La flotte doit être glacée !

Mais elle avait déjà plongé la main dans l'eau salée.

— Détrompe-toi, rabat-joie, répondit-elle. Elle est super tiède !

Les autres se regardèrent, interloqués, puis vérifièrent par eux-mêmes.

À leur grande surprise, les vagues offraient une température agréable.

— Alors, vous venez ? fanfaronna la jeune fille, qui avait commencé à se déshabiller.

À travers la semi-pénombre, ils distinguèrent ses courbes sensuelles s'enfoncer dans les flots. Ses dessous traînaient nonchalamment sur le sable.

Des regards furent échangés, puis des sourires et finalement, trois autres tas de vêtements s'ajoutèrent au premier.

— Le vieil homme nous observe toujours ? demanda Clément.

— On s'en fout ! Tu as peur qu'il t'aperçoive tout nu ? répondit Gaëlle. Même s'il nous entend, il ne verra rien avec l'obscurité. Et de toute façon, il a disparu.

Effectivement, plus personne ne se tenait sur le muret.

L'heure suivante devint le théâtre d'éclaboussures et d'explosion de rires polissons. Les quatre étudiants revivaient leur enfance, comme s'ils avaient bondi dans le passé, lors des interminables batailles d'eau à la piscine municipale.

Soudain, un hurlement déchira le silence. Les trois garçons observèrent des mains grises et ridées sortir des flots, attraper Gaëlle et la tirer vers le fond. Hugo plongea plusieurs fois, mais revint bredouille. La panique s'empara du groupe, qui tenta de rejoindre la rive en criant. Ce fut alors à Clément de disparaître à son tour, sans émettre le moindre son. Puis, Jérôme sombra en avalant de grandes quantités d'eau.

Hugo ressentait la palpitation de ses tempes, la douleur dans ses mâchoires tellement il serrait les dents à risquer de les faire éclater. Il nageait comme un possédé vers la terre ferme, voyant le salut se rapprocher à chaque mouvement.

Quand il se trouva à quelques encablures de la rive, une silhouette apparut dans son dos et deux bras puissants l'entourèrent. Une odeur de poisson pourri agressa les narines du jeune homme. La voix de l'ancêtre sur le muret lui chuchota :

— Tout le monde peut regarder la mer... mais peu de personnes peuvent l'entendre...
l'entends-tu à présent ?

Terrifié, frigorifié, la cage thoracique écrasée tellement la prise de son assaillant lui coupait la respiration, Hugo ne sut que répondre. Il lâcha un « oui » plus par réflexe que par véritable compréhension de ce qu'il se passait.

Un long silence s'installa entre la victime et son bourreau. Hugo était résigné, il attendait le coup de grâce, le moment de s'enfoncer dans les eaux, ses poumons gonflés de liquide salé. Il allait rejoindre ses amis dans les abysses insondables.

— Merci.

La voix de la créature qui avait été un homme s'était exprimée avec calme, presque avec tendresse.

L'étreinte se desserra immédiatement et la chose sombra dans les flots. Libéré de son étau, Hugo reprit la direction de la plage. Il n'était plus essoufflé. La peur l'avait quitté. Néanmoins, ses forces l'abandonnèrent rapidement et il coula à son tour, d'épuisement, comme si son énergie avait été absorbée par l'ancêtre.

Au petit matin, un touriste découvrit quatre corps boursoufflés rejetés par l'océan. Leur peau était devenue grise et ridée, comme s'ils avaient vieilli de plusieurs décennies en une nuit. Les habitants de la ville parlèrent d'une ancienne légende de matelots morts en mer se métamorphosant en créatures marines pour se venger des vivants.

Cela fait maintenant 3 ans que cette histoire s'est déroulée et, comme chaque soir, Hugo attend assis sur son muret en contemplant les vagues. Pour celui qui se tiendrait suffisamment près de lui, on peut l'entendre chuchoter :

« Tout le monde peut regarder la mer... mais peu de personnes peuvent l'entendre ».

Nombre de signes : 5948.